

Brice Matthieussent

Good Vibrations

**BRICE
MATTHIEUSSENT**



P.O.L

Extrait de la publication

Good Vibrations

DU MÊME AUTEUR

Expositions, pour Walter Benjamin (Éditions Fourbis)

Pas à pas, sur le travail de Richard Monnier (La Chaufferie)

Mari-Mira, chronique d'un art plastique fait maison (Éditions de l'Œil)

Comment c'est (avec Christian Laudy) (Bik et Book)

Je me souviens de Johannesburg (Éditions de l'Œil)

Tom Tit Dada (La Pionnière)

Jim Harrison de A à X (Christian Bourgois)

Vengeance du traducteur (P.O.L)

Brice Matthieussent

Good Vibrations

Chronique pour quatre personnages

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou mortes serait accidentelle et involontaire. Les faits décrits dans ce livre sont purement fictifs et sans rapport avec des événements passés ou présents.

© P.O.L éditeur, 2014
ISBN : 978-2-8180-1960-3
www.pol-editeur.com

Pour Susan et Alice

« Je m'intéresse à l'art ici, pas à la simple reproduction. »

David Foster Wallace, *Le Roi pâle*

« Je ne me sens jamais davantage moi-même que lorsque je vibre à l'unisson de l'autre, être humain, œuvre d'art ou paysage. »

Goethe

LUNDI 7 FÉVRIER

DARIA

Un livre à la main, elle franchit le portail. Il neige dru, le brouillard est dense, la lumière crépusculaire. On n'entend rien, ou presque. Les voitures garées en épi sous les arbres évoquent de gros scarabées blancs hibernant côte à côte, dont les antennes verticales seraient les essuie-glaces relevés par les conducteurs prévoyants. Ses bottines crissent dans la neige fraîche parmi les traces de pas. À gauche, on ne distingue ni les bâtiments de la cité universitaire, ni la faculté des sciences, ni les collines basses qui d'habitude bouchent l'horizon. Les rares bruits sont feutrés, étouffés. Tout est ralenti, l'espace a rétréci, le lointain est gommé, le proche limité par une grisaille uniforme striée de flocons. Daria s'arrête et lève la tête pour répéter un jeu de l'enfance : les points blancs descendent lentement du ciel cotonneux comme s'ils y poussaient à l'envers, et il faut les viser pour les attraper avec la langue, où ils fondent aussitôt. Les autres flocons rejoignent la neige poudreuse qui émousse les angles du sol, d'où monte une lueur blafarde. Malgré les bottines fourrées, le manteau, l'écharpe,

les gants et le bonnet, Daria est frigorifiée. Il est neuf heures moins le quart ; lundi matin, elle a cours d'histoire de l'art. Elle range le livre dans son sac à dos, un peu tard, car la couverture blanche est mouillée, assombrie par endroits. Toute cette neige la distrait.

Cela, et son récent voyage d'une semaine à Londres où, devant les photos noir et blanc de Robert Frank exposées à la Tate Modern, elle s'est sentie très émue. Daria Maret est ce qu'on appelle une âme sensible. Pas au sens péjoratif de l'expression, « âmes sensibles s'abstenir », où l'on suggère que le monde se diviserait en caractères bien trempés, capables de supporter sans broncher tous les chocs, visuels ou autres, et puis en « âmes sensibles » qui seraient des êtres d'une délicatesse excessive. Ainsi feint-on de confondre sensibilité et sensiblerie. Daria est donc sensible, non pas au point de souffrir du syndrome de Stendhal (devant un tableau d'une grande beauté ou une œuvre d'art sublime, le spectateur perd conscience et s'évanouit), mais elle a cette qualité rare de laisser naturellement ses émotions monter jusqu'à son visage et l'épiderme de son corps. De même, elle se laisse – trop aisément à son goût – envahir par les émotions des autres. Sa fascination pour l'art est liée à ce trouble momentané de l'identité. L'espace d'un instant, Daria et l'œuvre d'un artiste ne font qu'un. Bien sûr, elle ne vit pas cette expérience devant chaque œuvre, et même chez un artiste qu'elle aime toutes les œuvres ne produisent pas cet effet de fusion. Elle recherche cette sensation de perte, de dissolution, qui, loin d'être une simple diminution, une soustraction, est aussi un accroissement, une sorte

de plénitude, tout en la redoutant bien sûr. À Londres, face aux images mélancoliques prises par Robert Frank aux États-Unis, devant ces photographies de format modeste mais d'une puissance rare, Daria s'est sentie happée dans le monde gris d'une Amérique granuleuse découverte par un exilé suisse dépressif. Elle s'y reconnaît dans ce monde, elle s'y trouve chez elle, en territoire familier, même si elle n'est jamais allée aux États-Unis, ni d'ailleurs en Suisse. Pour Daria, aimer une œuvre d'art c'est le contraire d'un passe-temps agréable, d'une distraction cultivée, c'est risquer de s'y perdre, de s'y dissoudre, risquer littéralement de ne pas en revenir.

Que cherche-t-elle dans une école d'art ? Elle désire créer des formes empathiques, non pas des œuvres emphatiques dont le lyrisme excessif écrase et lasse, mais des formes discrètes, retenues, qui déclencheront chez autrui le même processus fusionnel d'empathie qu'elle-même expérimente face à une œuvre aimée. Y parvient-elle ? Daria croit que oui, même si ses enseignants sont plus dubitatifs. La moitié environ de sa production (des photographies, un peu de vidéo, quelques dessins) retient leur attention, l'autre moitié relève selon eux de tentatives encore inabouties, de simples croquis, d'esquisses, d'intuitions prometteuses. Mais la moitié retenue est loin d'être insignifiante. On l'encourage à persévérer, même si elle ne comprend pas toujours leurs critères de choix. Quoi qu'il en soit, elle sait que sa place est ici, dans cette école. Daria croit avoir une mission à y accomplir, même si ce terme de *mission* lui semble grandiloquent et galvaudé, peut-être aussi trop

religieux, trop associé aux *missionnaires*, mais elle n'en trouve pas d'autre. Par exemple, Robert Frank avait une mission à accomplir aux États-Unis. Ou, si l'on préfère, il s'est passé une *commande*, avant de l'honorer. Un dernier détail : cette mission ou cette commande est liée à l'authenticité, un autre mot dont elle a appris à se méfier, qu'elle prononce rarement, de peur de s'attirer la moquerie, mais là encore elle n'en trouve pas d'autre.

Daria fait quelques pas prudents sur la neige fraîche du parking. Derrière les gros flocons duveteux qui descendent à la verticale, elle distingue maintenant la longue banderole au fronton du bâtiment moderne, fixée sur la casquette rectangulaire en béton. Les mots sont écrits à la peinture noire sur de grands draps blancs cousus côte à côte :

Bgole ep greye poun Ja néijtégrotjon do Kpajeq.

La neige a épaissi et fait couler les lettres, brouillant le message initial. Daria remarque que les draps imbibés d'eau commencent à se découdre. Sous ses yeux, le monde perd ses contours, part à vau-l'eau, se défait, se délite, sans qu'on puisse désormais imaginer un ciel redevenu bleu, un horizon distinct, des mots lisibles, un message clair. C'est à la fois inquiétant, comme une renonciation à la lumière éclatante du grand jour, et secrètement réconfortant, ainsi l'accueil en sous-main d'un espace confiné, d'une vie obscure, peut-être nocturne, en tout cas plus authentique, où se calfeutrer, lire, se souvenir, créer.

Dans ce paysage gris, aussi grumeleux qu'une photographie de Robert Frank, les croisements rauques des corbeaux ont remplacé le caquètement des pies.

Daria gravit prudemment les marches glissantes menant au vaste hall. Elle se rappelle le message de la banderole au fronton de l'école : « École en grève pour la réintégration de Khaled. » Avant les portes vitrées, elle bute presque, tant elle est distraite, contre un groupe de trois ou quatre personnes réunies sur le parvis, à l'abri de la casquette en béton craquelé, autour d'un homme très excité qui gesticule. Des panaches de vapeur jaillissent de sa bouche selon un rythme rapide, haché. Elle reconnaît Jacques, le technicien de surface, qui vitupère avec rage.

Daria s'arrête, écoute :

« Oui, ma vieille mère, elle perd les pédales, la pauvre, elle range ses chaussettes au frigo, elle met le surgelé dans la commode, elle mange du Whiskas et donne son steak au chat ! Personne m'aide, je suis tout seul à m'en occuper. Mon frère, il préfère passer ses journées au bistrot ; ma sœur, elle s'en fout et c'est tout pour ma pomme. La Ville aussi, elle en a rien à foutre. J'ai écrit trois lettres au maire, trois. Jamais eu de réponse ! Et puis à l'école, c'est du jamais vu. Vingt ans que je bosse dans ce bazar, mais là ça dépasse tout. Y a pas que la neige qui me gonfle, y a aussi des profs, je citerai pas de nom, mais on se demande ce qu'ils fichent ici. » En haut des marches, Daria feint de fouiller dans son sac, tend l'oreille, reste à l'écart. « Ils veulent leur pognon, ils me traitent comme leur larbin, ni merci ni au revoir, mais ils ont qu'à bien se tenir ! Leur rente de situation, ça durera

pas. Tout le week-end je me suis occupé de ma mère, elle a Alzheimer ma mère, elle prend des médocs, mais elle se goure, elle en prend trop, ou pas assez. Ils croient peut-être que je vais leur servir éternellement la soupe, ces enfoirés, mais ils vont voir ce qu'ils vont voir ! Samedi j'ai appelé le Samu, ils ont mis deux plombes à venir, elle bougeait plus, elle était toute violacée sur le plancher, et maintenant j'en ai marre, marre, marre ! »

Jacques se fige, il dévisage l'un après l'autre ses auditeurs médusés. Refusant de pérorer davantage devant un public indigne de ses talents ou des adultes au cœur trop sec, il pivote brusquement, s'éloigne à grandes enjambées, bouscule un étudiant ébahi qui franchit les portes vitrées, puis il traverse le hall, le buste oscillant furieusement de droite et de gauche, en vociférant toujours avec de violents moulinets des bras.

Daria écarquille les yeux. Elle ne comprend pas qu'on puisse se mettre dans une colère pareille. Elle ne connaît pas Jacques, en a seulement entendu parler, l'a croisé très vite deux ou trois fois. Il tient le magasin de l'école, où les étudiants peuvent se fournir en bois et toile pour les peintres, clous, marteaux, plâtre, escabeaux, échelles, etc. Selon certaines rumeurs, Jacques détournerait du matériel pour le revendre en sous-main, mais Daria n'en sait pas plus.

Cette scène lui en rappelle une autre. Au Havre, sur la place Thiers, un jour d'hiver pluvieux, ciel gris, ville grise, grand vent humide, sa mère la tient par la main après être passée la chercher au collège. Daria a onze ou douze ans.

Il est cinq heures de l'après-midi. À une dizaine de mètres, sur l'asphalte noir et luisant de la place, plusieurs hommes gris entourent un colosse aux bras tatoués, au torse velu et nu malgré le froid. Une bassine émaillée est posée à ses pieds. Daria ne voit pas ce qu'elle contient. L'athlète de foire se penche vers la bassine, y prend quelque chose, puis se redresse et tend le bras très haut au-dessus de la tête. Il brandit une grenouille vivante, gros flocon vert kaki, et l'avale. Daria ne peut détacher ses yeux du colosse, qui gobe une deuxième grenouille, puis une troisième. Ensuite, il harangue la petite foule. Daria n'entend pas ce qu'il dit, seulement la hargne de son bref discours. Peu après, il vomit les trois grenouilles, l'une après l'autre, en prenant son temps. Elles gigotent, toujours vivantes, et il les remet à mesure dans la bassine. La fillette, à la fois fascinée et horrifiée par ce colosse tatoué à demi nu sous la pluie grise, reste figée sur place, incapable de bouger, même quand sa mère lui tire la main pour la faire avancer. Elle a envie de vomir.

Dans une autre ville portuaire, Daria dépasse le grand tableau vert antédiluvien qui trône derrière les portes vitrées. Y sont punaisés l'affiche sérigraphiée annonçant le prochain film du cinéclub – mercredi 9 février, 12 h 30 : *Vidéodrome* de David Cronenberg, et au-dessus, dessinée à gros traits rouges, l'image d'un homme assis sur un canapé, qui s'enfoncé une cassette vidéo dans le ventre –, le communiqué de la réunion imminente de l'association des étudiants des beaux-arts, ou encore des flyers aux couleurs vives conviant à des concerts plus ou moins confiden-

tiels. Ce vieux panneau vert fendillé, couvert d'affichettes et de graffitis à demi effacés, aux pieds de bois fendu, cette pauvre antiquité trônant à l'entrée du hall, certains l'appellent par dérision « le plus grand écran plasma de l'école ».

Daria tape des pieds contre la paillasse rêche du sas pour faire tomber la neige de ses chaussures, puis elle pénètre dans le hall spacieux, ce jour-là presque obscur. Les baies vitrées du mur opposé donnent sur le patio et ses magnolias couverts de neige. Elle ressort le livre de son sac, peut-être pour en faire sécher la couverture. À gauche du hall, Jeannine, la cerbère enfermée dans son aquarium – le minuscule bureau vitré de l'accueil –, semble elle aussi en colère. Toute rouge, elle agite les bras en se plaignant bruyamment auprès d'une secrétaire. À deux mètres d'elle, quatre ou cinq étudiants distribuent des tracts au bas de l'escalier menant aux bureaux de l'administration. Daria les rejoint et avise Nico, un gringalet blond et hirsute en chemisette d'été, qui lui annonce aussitôt de sa voix légèrement nasillarde et avec un sourire malicieux :

« Pas de cours aujourd'hui. On se réunit à dix heures dans l'amphi pour Khaled. T'as encore poussé, toi, en une semaine ?

– Pas que je sache.

– Alors tes yeux ont changé de couleur ? T'as de nouvelles lentilles ? dit Nico, taquin.

– Jamais de la vie ! » proteste-t-elle.

Grande, Daria a un visage harmonieux, presque jamais maquillé, entouré de longs cheveux châains, une